

LES CONCERTS

Nos deux grands concerts dominicaux ont retrouvé hier leur public habituel ; c'était la réouverture, et jamais l'affluence ne fut plus grande au Cirque et au Châtelet. Il est fort rare qu'une œuvre nouvelle soit donnée à ces séances de rentrée, attendues cependant comme toute chose que l'on aime passionnément et dont on a été privé trop longtemps. La tradition a été respectée.

M. Lamoureux avait inscrit à son programme la Symphonie en *ut* mineur, de Beethoven ; la *Procession*, de César Franck ; l'Ouverture des *Fées*, de Wagner, qui, suivie du superbe duo du *Crépuscule des Dieux*, montrant ainsi le chemin de gloire parcouru par le géant du drame lyrique moderne, a présenté l'intérêt documentaire que, seul, on peut lui attribuer ; l'Ouverture de *Freischütz* et *Penthésilée*, de Catulle Mendès, que j'ai mise en musique et que Mlle Lina Pacary a interprétée avec une fougue, une largeur de diction, une hauteur de sentiment très remarquables. L'excellent chef d'orchestre, qui devait remonter au pupitre, en a été empêché par un acci-

dent, heureusement sans gravité, et a cédé son bâton à M. Camille Chevillard dont on n'a pas oublié la belle et vaillante campagne de la saison dernière. Je note, non sans plaisir, la vigueur, l'intensité de vie, la puissance d'expression que le jeune « capellmeister » a prêtées à mon poème symphonique ; la jolie interprétation par M. Gogny, de l'émouvante mélodie de Franck, et l'éclatant succès remporté par la chanteuse, le chanteur et l'admirable troupe instrumentale dans la scène de la *Götterdämmerung*, qui a été conduite par M. Chevillard avec une intelligence, une sûreté, une chaleur que je ne saurais assez louer.

Au Châtelet ont commencé les fêtes du jubilé de l'Association artistique, fêtes qui, annonce-t-on, dureront deux mois, et par lesquelles M. Colonne glorifiera les compositeurs qui ont fait la fortune de ses concerts. Il s'honorera lui-même en rappelant ainsi que certains de ces compositeurs — tels Hector Berlioz et César Franck — lui doivent leur popularité d'aujourd'hui. Cent auditions triomphales de *la Damnation de Faust* obligent l'Opéra à monter enfin *la Prise de Troie* qui, depuis quarante ans, attend son « tour », et les exécutions des *Béatitudes*, de *Psyché* et de tant d'autres chefs-d'œuvre imposent à l'un de nos directeurs de théâtre le devoir de jouer *Hulda*. Jamais applaudissements n'ont été plus mérités que ceux qui viennent de saluer, après vingt-cinq ans de luttes heureuses, M. Colonne et ses compagnons de la première heure, et jamais la musique française ne s'est manifestée de façon plus libre, plus significative, plus noble et plus charmante à la fois que pendant ces vingt-cinq ans. Au commencement de cette période, c'est Franck, Bizet, Lalo, Saint-Saëns, Massenet à leur aurore ; c'est Godard, dont on espérait tant, à ses débuts... Puis, c'est la consécration du génie ou du talent des maîtres dont notre pays a le droit de s'enorgueillir et c'est la levée des jeunes hommes qui, tout en étant les continuateurs de ces maîtres, aideront à l'incessante évolution de l'art. Précédant les fêtes des vivants, la fête d'hier, fête grave en dépit de l'enthousiasme des assistants, a été la fête des morts. On a écouté, avec l'émotion des souvenirs déjà anciens, l'ouverture de *Patrie*, de Georges Bizet ; les Variations symphoniques de César Franck, que M. Pugno joue si bien ; une scène du *Tasse*, de Benjamin Godard, que M. et Mme Auguez et M. Vergnet ont interprétée ; la Symphonie espagnole d'Edouard Lalo, « enlevée » de verve par M. Sarasate, et la Symphonie fantastique de Berlioz, qui a valu à l'orchestre et à son chef la belle ovation qui convenait.

Alfred Bruneau.